

Des écrivains face aux détenus : « Nous regardons le monde carcéral comme les vivants regardent le monde des morts : tant qu'on n'y a pas été confronté, celui-ci n'existe pas »

M Le Mag, par Guillaume Pajot, le 26 mars 2023

https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/03/26/des-ecrivains-face-aux-detenus-nous-regardons-le-monde-carceral-comme-les-vivants-regardent-le-monde-des-morts-tant-qu-on-n-y-a-pas-ete-confronte-celui-ci-n-existe-pas_6167000_4500055.html#xtor=AL-32280270

Reportage. De leurs rencontres avec leurs lecteurs en prison, les romanciers Delphine de Vigan, Brigitte Giraud, Leïla Slimani ou Philippe Claudel racontent une expérience à haute intensité émotionnelle, dont ils sont sortis transformés.

Emmitouflée dans son écharpe, [Leïla Slimani](#) allume une deuxième cigarette en trépignant devant la porte blindée de la prison de Versailles, dans les Yvelines. Une fine pluie commence à tomber. En ce matin d'hiver, l'autrice franco-marocaine de 41 ans scrute la façade en pierre de la maison d'arrêt, un petit bâtiment, 70 détenues, l'une des deux seules prisons de France réservées aux femmes avec celle de Rennes, en Bretagne.

Depuis six ans, Leïla Slimani va à la rencontre de personnes incarcérées, à l'initiative de l'association Lire pour en sortir, dont elle est la marraine. Quand la lourde porte s'ouvre enfin, avec vingt minutes de retard, la [lauréate du prix Goncourt 2016](#) pour *Chanson douce* (Gallimard) vide ses poches, abandonne ses clés, son smartphone et ses cigarettes dans un minuscule casier.

A l'intérieur de cet ancien pensionnat du XVIII^e siècle, les murs se fissurent, la peinture s'écaille. Dans les cages d'escalier, les filets antisuicide ressemblent à de longues toiles d'araignée. Au premier étage, dans la salle d'activité, Leïla Slimani trouve un piano, un lavabo et des armoires métalliques cadenassées. Elle attrape une chaise en plastique : « *Je me mets ici ?* » Les détenues arrivent au compte-gouttes, le temps d'ouvrir et de fermer chaque cellule. Un cercle se forme autour de l'autrice. Douze femmes, toutes volontaires, en attente de jugement ou condamnées à des peines de moins de deux ans. Certaines semblent très jeunes.

Les livres, une porte d'entrée

Ensuite, tout se déroule comme dans une librairie, sauf que les fenêtres ont des barreaux. D'abord, briser la glace. Boucles mouillées tombant sur son maillot de hockey, Jamila (les

noms de famille des détenus ne sont pas communiqués) s'en charge. « *J'ai lu [Le Pays des autres](#) et [Regardez-nous danser](#). Je sais que ça parle de votre famille. L'inceste, vous l'avez inventé ?* »

La première question surprend toujours, mais Leïla Slimani a l'habitude. « *Oui, quand j'écris mes livres, il y a une large part d'imagination, répond-elle en souriant. Mais, vous savez, pour moi, mes personnages vivent vraiment, même s'ils ne sont pas réels.* » L'assemblée hoche la tête, tenant les ouvrages sur ses genoux comme des matous réconfortants.

Les romans sont une porte d'entrée. On parle d'amour, d'immigration, de la grand-mère de Leïla Slimani qui proférait « *les pires insultes en arabe avec un accent alsacien* ». « *Mon homme est marocain et vos descriptions m'ont transportée au bled, dans la ferme de ma belle-famille* », confie Mélanie avec un sourire aussi grand que celui du Mickey de son tee-shirt. La jeune femme lit jour et nuit, et jamais deux fois le même livre. Sa codétenue, une Pakistanaise, lui « *pique* » ses bouquins, pas pour les lire, mais pour en caresser la couverture, en humer le papier... La prison est un supplice pour les sens. Chacun les maintient en vie comme il peut.

Au bout de deux heures, la rencontre s'achève par une séance de dédicaces. Mélanie, radiieuse, intarissable sur ses lectures (*Obia*, de Colin Niel, *L'Alchimiste*, de Paulo Coelho), avait pourtant refusé de participer à un événement du même genre l'an dernier. « *J'étais happée par mon dossier, je le sentais pas* », explique la jeune détenue, qui en est à sa deuxième incarcération. Habillée tout en noir, la timide Juliette se dit prête à réitérer l'expérience : « *C'est cool, ça nous sort. Jamais j'aurais fait ça à l'extérieur.* » Jamila lui coupe la parole : « *Je suis de culture maghrébine et on est assez pudique, on ne dit pas tout. Ecrire sur sa propre famille... C'est fort ce qu'elle fait.* »

Pressée par l'horloge, Leïla Slimani quitte la salle d'un pas rapide, avec de brefs « *au revoir* ». La bulle éclate. Un moment étrange. Les mots manquent. Les détenues regardent l'écrivaine partir, jusqu'à ce que le dernier fil de son écharpe disparaisse dans l'escalier.

Un Goncourt des détenus

Leïla Slimani, Delphine de Vigan, Brigitte Giraud, Philippe Claudel... De nombreux écrivains se rendent régulièrement en prison pour y rencontrer des personnes incarcérées ou participer à des ateliers d'écriture. Ces interventions sont nées après la signature, en 1986, d'un protocole d'accord entre Jack Lang, ministre de la culture, et Robert Badinter, ministre de la justice.

Le 15 décembre 2022 a même été décerné, dans les locaux du Centre national du livre, le [premier Goncourt des détenus](#), à Sarah Jollien-Fardel pour [Sa préférée](#) (Sabine Wespieser). Quelque 500 détenus de 31 centres pénitentiaires ont fait partie du jury pour choisir leur roman préféré parmi les quinze de la première sélection du Goncourt. Plusieurs prisonniers ont pu s'entretenir avec treize des auteurs de cette liste. Des rencontres marquantes, parfois émouvantes ou dérangeantes pour les écrivains, loin du confort des cercles littéraires.

« Il y a une authenticité que vous ne trouverez jamais en librairie, c'est sincère, touchant, et les auteurs aiment ça », observe Bernadette Coupechoux, présidente de l'association Lire c'est vivre, qui a fait venir [Muriel Barbery](#) le 9 novembre 2022 et Sarah Jollien-Fardel, le 6 février 2023, à Fleury-Mérogis (Essonne). Si les interventions sont rémunérées par les associations – à hauteur de 286,76 euros la demi-journée, selon la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, qui fait autorité dans l'édition –, la plupart des écrivains renoncent à leur cachet.

Leurs motivations à se rendre dans les établissements pénitentiaires sont souvent très personnelles. Pour Leïla Slimani, c'est même « *de l'ordre de l'intime* ». Quand elle avait 20 ans, son père, accusé à tort de corruption, a été détenu plusieurs mois dans une prison de droit commun, au Maroc, avant de mourir, gravement malade, peu après sa libération. Un choc pour cette famille bourgeoise qui pensait que la prison, ça n'arrivait qu'aux autres.

« Mon père m'a raconté ce qu'il avait vu, la violence, la promiscuité, la solidarité. Il lisait beaucoup et partageait cela avec d'autres détenus, se souvient sa fille. Il m'a fait prendre conscience de notre immense indifférence. Nous regardons le monde carcéral comme les vivants regardent le monde des morts : tant qu'on n'y a pas été confronté, celui-ci n'existe pas. »

Delphine de Vigan, elle, souhaitait agir de façon concrète, en allant à la rencontre d'un public empêché. « Je me questionne de plus en plus sur ce que je peux faire pour être utile... J'ai l'impression qu'écrire des livres ne suffit pas », justifie [l'autrice de Rien ne s'oppose à la nuit](#) (JC Lattès, 2011), devenue, depuis quinze ans, une fidèle des visites en prison. Elle décrit une expérience « *quasi physiologique* ». « *Les contrôles, les portes qui s'ouvrent et se referment derrière vous, l'absence de perspective visuelle, la sensation d'être hors du temps... Il faut entrer en prison pour prendre la mesure de ce qu'est l'enfermement* », témoigne la romancière de 57 ans.

« Stress », « gêne » et préjugés

Tous les écrivains ne sont pas des habitués de ces rendez-vous. En 2022, [Emmanuel Ruben](#) se rend dans un établissement pénitentiaire pour la première fois, à l'invitation du Goncourt des détenus. L'auteur des [Méditerranéennes](#) (Stock, 2022) attend cette occasion depuis longtemps. « Je trouve capital que les détenus eux aussi puissent avoir la possibilité de rencontrer des écrivains », explique l'agrégé de géographie, ancien professeur de lycée.

Le 9 novembre, l'auteur se présente en veste grise et chemise blanche déboutonnée à la maison d'arrêt de Nanterre, dans les Hauts-de-Seine. Sous son apparente décontraction, Emmanuel Ruben est, dit-il, « *très stressé* », habité par « *la peur de décevoir, de ne pas être à la hauteur* ». Pour ne rien arranger, la rencontre est filmée par BFM-TV. Les détenus l'attendent sagement autour d'une table. Lui s'installe parmi eux avec un léger sentiment de malaise. « Je suis contre la privation de liberté, c'est quelque chose que je n'ai jamais compris. »

Très vite, la discussion, animée par Mouloud, un détenu d'origine algérienne qui a adoré *Les Méditerranéennes*, balaye ses craintes. Entre ses doigts, le plus âgé du groupe tient une

feuille de papier toute pliée, sur laquelle il a noté ses impressions de lecture, pour ne pas les oublier. « *Je sentais l'émotion dans sa voix* », se souvient Emmanuel Ruben, ressorti « *bouleversé* » de la prison de Nanterre.

Parfois, c'est un livre qui vous entraîne en prison un peu malgré vous, comme ce fut le cas pour Brigitte Giraud, lauréate du prix Goncourt 2022 pour *Vivre vite* (Flammarion). En 1997 paraissait son premier ouvrage, *La Chambre des parents* (Fayard), le monologue intérieur d'un homme incarcéré pour avoir tué son père. Le livre attire l'attention de l'équipe du Festival du premier roman de Chambéry, qui lui propose d'intervenir au centre pénitentiaire d'Aiton, en Savoie. L'autrice lyonnaise accepte, malgré sa « *gêne* » : « *J'avais peur de me faire laminer.* » Elle a écrit ce roman sans rien connaître du milieu carcéral.

Le bibliothécaire de la prison l'accueille parmi les livres. « *Et où sont les détenus ?* », demande Brigitte Giraud, se rendant compte au même instant, avec un mélange de stupeur et de honte, que son interlocuteur est lui-même un prisonnier, un « *auxiliaire* » employé par l'administration pénitentiaire. « *Je pensais qu'un détenu, ça se reconnaissait, raconte-t-elle. J'avais ma petite mythologie sur la prison, comme tout le monde* », façonnée par les films et les polars.

Très vite, les clichés s'effondrent. Pendant la rencontre, l'autrice est bluffée par l'attitude respectueuse des détenus, leur capacité à s'écouter mutuellement et à faire preuve de « *douceur* ». A la fin, un ancien légionnaire, resté en retrait tout au long de la discussion, a attrapé le livre en disant : « *Je vais l'emporter dans ma chambre.* » Ce lapsus, Brigitte Giraud ne l'a jamais oublié.

Touchés profondément

Quelle que soit la raison qui les a conduits à intervenir en prison, les écrivains en ressortent différents et ces visites infusent parfois leurs écrits. Philippe Claudel, lui, affirme que ces expériences l'ont véritablement « *transformé* ». Pendant onze ans, [le lauréat du prix Renaudot 2003](#) pour *Les Ames grises* (Stock), actuel secrétaire général de l'académie Goncourt, a enseigné le français à la maison d'arrêt Charles-III, à Nancy, en Meurthe-et-Moselle.

Lorsqu'il commence, en 1988, celui que les détenus surnomment « *Prof* » n'a que 26 ans. Ses proches lui disent qu'il faut bien du courage pour faire la classe à des « *monstres* ». Dans ses cours, lui voit passer M. Tout-le-Monde, un maire, un escroc, même un ami d'enfance.

« *En prison, l'âme humaine se dévoile dans toute sa vérité, toute sa complexité. Sans cette expérience, je n'aurais sans doute pas écrit tous mes livres.* » Philippe Claudel, écrivain

Aujourd'hui, la maison d'arrêt Charles-III n'existe plus, rasée en 2010 et remplacée par un vaste centre pénitentiaire en périphérie de Nancy, près d'une déchetterie. Mais, pour Philippe Claudel, son ombre plane toujours : « *Ces années ont été fondamentales dans ma vie d'homme et d'écrivain. Quand un détenu vient vous voir à la fin d'un cours pour vous dire qu'il a violé une jeune fille, qu'est-ce que vous faites ? Vous écoutez. Et vous ne pouvez faire*

que ça. En prison, l'âme humaine se dévoile dans toute sa vérité, toute sa complexité. Sans cette expérience, je n'aurais sans doute pas écrit tous mes livres. »

Depuis, la prison ne le lâche plus. Lorsqu'il voyage à l'étranger, en Colombie ou en Inde, on lui propose souvent de visiter des lieux de détention. Le Lorrain a ainsi développé une forme d'expertise du milieu carcéral. « *Je voudrais vous parler des prisons* », a-t-il glissé à Emmanuel Macron lors de l'inauguration de la Foire du livre de Francfort, en octobre 2017.

Quelques mois plus tard, le 9 février 2018, il est reçu à l'Élysée pendant plus d'une heure. « *Le président de la République ne connaissait pas cet univers, il semblait à l'écoute* », se rappelle Philippe Claudel, qui a profité de l'occasion pour partager ses idées – la France « *incarcère trop* », et la solution, dit-il, n'est pas de construire de nouvelles prisons, mais plutôt de développer des alternatives. Il continue de prêcher en ce sens, sans relâche, dans [un pays condamné en 2020 par la Cour européenne des droits de l'homme](#) pour sa surpopulation carcérale et ses conditions inhumaines de détention.

En août 2022, à la suite d'une [course de karting organisée à la prison de Fresnes](#), dans le Val-de-Marne, et jugée « *choquante* » par le ministre de la justice, Eric Dupond-Moretti, Philippe Claudel s'est fendu d'une tribune dans *Le Figaro* pour défendre l'activité et reprocher au garde des sceaux de céder aux « *sirènes populistes* ». L'ancien professeur est l'un des rares écrivains à s'exprimer publiquement sur le sujet. Les autres affirment que ce n'est pas leur rôle ou qu'ils ne connaissent pas assez le milieu carcéral.

Il est vrai que les rencontres en détention n'offrent qu'une vision très limitée de la prison. Cantonnés dans leur salle d'activité, les auteurs ne voient passer que des détenus volontaires, sélectionnés, capables de parler et lire le français. « *Les plus désespérés, on ne les voit pas* », admet Brigitte Giraud. Invisibles aussi, les cellules délabrées, les taux d'occupation de plus de 200 % dans certaines maisons d'arrêt, les matelas à même le sol... Même Philippe Claudel reconnaît ses limites : « *Il me manque quelque chose d'essentiel pour parler de la prison, c'est d'y avoir passé une nuit.* »

Un effet miroir

Ses nuits en cellule, Fabrice Rose, 69 ans, les passait à échafauder des évasions. Cet ancien détenu s'est même cassé deux chevilles et trois vertèbres lors d'une tentative ratée – la faute à un nœud mal serré sur une corde de draps pendue depuis le sixième étage du centre pénitentiaire de Gradignan, en Gironde. Les pompiers, appelés en urgence, l'ont ramassé 12 mètres plus bas.

« *Côtoyer des écrivains aide les détenus à appréhender la complexité du monde.* » Laurent Ridet, directeur de l'administration pénitentiaire

Depuis sa libération, l'ex-braqueur de banque devenu auteur de polars chez Robert Laffont (*Tel père telle fille, Le Plan...*) retourne « *sans hésiter* » en prison pour parler de littérature et animer des ateliers. Assis devant un plat de pâtes dans une brasserie du 12^e arrondissement de Paris, le regard perçant et le crâne lisse comme le cuir de son blouson, il parle sans

reprendre son souffle, en immersion dans ses souvenirs – c’est qu’il a vingt-cinq ans de prison à raconter.

Incarcéré à quatre reprises, la première fois en 1973, le braqueur découvre l’écriture au mitard, la cellule disciplinaire, un cube de béton dans lequel traîne un vieux *Pylône*, de William Faulkner. Une histoire d’aviateur, le métier de son père, pilote de chasse. Mais des pages manquent. Cette histoire à trous, Fabrice Rose la complète lui-même, en inventant ce qu’il manque. Il recommence avec un autre livre en morceaux, puis un autre. Bientôt, il ne lâche plus le stylo. Au parloir, il jure à sa fille de « *ne pas remettre les pieds au placard* », de continuer à écrire.

La promesse tient depuis dix-sept ans. Dix-sept années de liberté durant lesquelles, à la nuit tombée, « *même quand il pleut à torrent* », l’auteur sort marcher, pour vérifier que la vie dehors n’a pas de murs ni de portes à œilleton. Lorsqu’il intervient en prison, les détenus le tutoient d’emblée. Ils se reconnaissent dans son histoire, son visage creusé. Un effet miroir. Dans leur tête, des verrous sautent. Un jour, à la Santé, à Paris, un colosse bardé de cicatrices, « *un mec qui ne touche pas les livres* », s’assied à côté de lui : « *Tu sais, je rate jamais une promenade, mais, pour toi, je suis venu. J’ai lu ton bouquin. J’ai mis du temps, je sais pas bien lire. Je peux te demander un truc ?*

— *Ouais, bien sûr.*

— *Quand on écrit, on dit les choses qu’on n’ose pas dire ?*

— *C’est vrai.*

— *Alors, quand je vais rentrer dans ma cellule, je vais écrire à ma petite sœur ce que j’ai jamais osé lui dire. »*

Ce jour-là, Fabrice Rose est sorti en se disant : « *O.K., je suis venu pour quelque chose.* »

Que ces rencontres jouent un rôle crucial auprès des détenus ne fait aucun doute pour la plupart de ceux qui travaillent dans les prisons. « *Beaucoup d’entre eux ont des difficultés à argumenter, à mettre des mots sur leurs émotions et à s’exprimer autrement que par la violence*, souligne Laurent Ridel, directeur de l’administration pénitentiaire. *Côtoyer des écrivains les aide à appréhender la complexité du monde, à entrer en communication avec l’autre.* »

Une véritable mise à l’épreuve

Il arrive pourtant que la rencontre tourne mal et donne alors envie de fuir. En 2015, Brigitte Giraud pénètre dans le centre pénitentiaire de Vendin-le-Vieil, près de Lens, dans le Pas-de-Calais. Au même moment se déroule le transfert d’un détenu dangereux. L’atmosphère est « *électrique* ». L’écrivaine est obligée de porter à la ceinture un boîtier avec un bouton à presser en cas d’urgence. Des conditions terribles pour parler d’intimité et de deux ouvrages personnels, *L’amour est très surestimé* et *Avoir un corps* (Stock, 2007 et 2013).

Seuls deux détenus l'attendent dans la salle d'activité. En guise d'accueil, le premier lui lance avec mépris : « *Ça vous fait quoi de vous exposer comme ça dans vos bouquins ?* » L'écrivaine se décompose. Elle se sent « *jugée en tant qu'auteure, mais aussi en tant que femme* », par deux hommes agressifs qu'elle devine « *privés de liens d'affection, de sexualité* ». La rencontre est une véritable « *mise à l'épreuve* », interminable. Elle ira pourtant jusqu'au bout du temps imparti. « *Mais c'est l'exception, donc c'est rien* », relativise Brigitte Giraud, qui, à la suite de cette expérience difficile, mettra tout de même trois ans avant de revenir parler de ses livres en milieu carcéral.

« Je ne veux pas que la relation devienne trop intime, il faut poser des limites claires. » Leïla Slimani, écrivaine

Philippe Claudel a craqué, lui aussi. En 2000, à la maison d'arrêt de Nancy, « Prof » se retrouve soudain face à des jeunes de moins de 16 ans, tenus de venir par obligation scolaire. Les mômes le méprisent. Une chaise vole, évitée de justesse. Des menaces aussi. L'un d'eux lui crie : « *J'encule ton pays, j'encule ta femme, ta mère et ta fille, et, si je te revois dehors, je t'éclate, enculé !* »

Ce soir-là, en enlevant le petit carton glissé derrière le pare-brise de sa voiture et sur lequel est inscrit « En intervention à la maison d'arrêt », Philippe Claudel, épuisé, décide qu'il ne reviendra plus. L'année suivante, il cicatrise en écrivant *Le Bruit des trousseaux* (Stock, 2022). Un court récit fait de pensées, de choses vues. Un concentré de prison.

Pour se protéger, nombre d'écrivains gardent une certaine distance. Lorsque, à la fin d'une rencontre au centre pénitentiaire de Saint-Quentin-Fallavier, en Isère, [Anne Akrich](#) s'est vu demander son numéro de téléphone par un détenu ayant « *sept ou huit ans à tirer* », l'auteur du *Sexe des femmes. Fragments d'un discours belliqueux* (Gallimard, 2022) n'a pas caché sa surprise : « *C'est long, sept ou huit ans, on ne sait pas où on sera !* » « *Je ne veux pas que la relation devienne trop intime, il faut poser des limites claires*, renchérit Leïla Slimani. *Vous ne connaissez pas les personnes que vous avez en face de vous. Vous ne savez pas jusqu'où ça peut aller.* » Parfois, elle accepte néanmoins de correspondre avec des prisonniers.

[René Frégny](#), lui, n'hésite pas à se rapprocher des détenus. Dans ses ateliers d'écriture, où flotte toujours une odeur de café, l'écrivain marseillais a noué de solides amitiés. D'anciens truands, dont [Antoine Cossu, dit « Tony l'Anguille »](#), figure du grand banditisme, viennent casser la croûte chez lui. L'auteur a même été témoin de mariage aux Baumettes, à Marseille.

Il connaît les prisons comme sa poche : il fait écrire des détenus depuis trente-deux ans, une éternité, écumant le Sud-Est carcéral au volant de sa Peugeot 206. Cette année, il sera à la prison de la Valentine, un établissement pour mineurs de Marseille, mais aussi à Nîmes, à Nice, à Montpellier...

Ses interventions ont commencé en 1990, lorsque la direction régionale des affaires culturelles (DRAC) de Provence-Alpes-Côte d'Azur lui a proposé d'animer des ateliers d'écriture après avoir découvert son récit autobiographique *Les Chemins noirs* (Denoël, 1988). Incarcéré pendant six mois pour être arrivé en retard au service militaire (« *je n'en*

avais rien à foutre, j'avais les cheveux longs, je pensais aux filles »), René Frégni y raconte notamment comment il a découvert la littérature en détention grâce à un aumônier.

Comme un roman

Aujourd'hui, ses cheveux ras sont blancs comme neige, mais l'écrivain de 75 ans a gardé sa tchatche de gamin des quartiers nord. René Frégni puise dans la vie cabossée de ceux qu'il rencontre derrière les barreaux la matière de romans aux titres évocateurs : *Où se perdent les hommes* (1996), *On ne s'endort jamais seul* (2000), *Lettres à mes tueurs* (2004), tous publiés chez Denoël.

« La prison fonctionne comme une société parallèle avec ses règles tacites, ses tolérances. »
René Frégni, écrivain

Les détenus l'adorent. Ils protègent leur « René ». « *Lors d'un atelier, un gitan un peu parano m'a sauté dessus en essayant de m'étrangler. Les gros voyous marseillais l'ont cloué sur sa chaise.* » La semaine suivante, quelqu'un manque à l'appel. « *Il est où, le Gitan ?* », demande l'écrivain. « *Tombé dans l'escalier* », répondent les autres, qui se sont débrouillés pour l'écarter. René Frégni n'en a jamais parlé aux surveillants. « *La prison fonctionne comme une société parallèle avec ses règles tacites, ses tolérances* », plaide l'écrivain, qui s'y plie volontiers.

Lire aussi : Article réservé à nos abonnés [René Frégni, des mots contre les barreaux](#)

René Frégni a connu quelques revers. Le 17 février 2004, à 7 heures, soupçonné de « blanchiment d'argent », il est arrêté chez lui. Six ans plus tôt, à Manosque, il avait ouvert un restaurant « *qui marchait du feu de Dieu* » avec un caïd rencontré dans un atelier d'écriture, Bruno Saccomano, surnommé « le parrain des Alpes ». Mais le truand a replongé, une affaire de trafic de cocaïne, entraînant son copain écrivain dans sa chute. Suivront dix longues années de procès avec, au bout, la relaxe complète pour l'écrivain. Bruno Saccomano sera, lui, condamné à sept ans de prison. De ce mauvais roman noir, René Frégni ne regrette rien. Son existence est « *tissée par les prisons* », dit-il. Et les nœuds sont indémêlables.